



N°3638 **le Tc**
Semaine du 18 au 24 mars 2016

culture



Un Barbier de Séville sympathiquement décalé

Archipel. Le centre lyrique de Clermont-Auvergne et l'Opéra Nomade ont présenté samedi dernier « Un Barbier de Séville » version burlesque seventies.

Dans un décor vintage, de Franck Aracil, la mise en scène de Pierre Thirion-Vallet offre une version haute en couleurs et pitreries gestuelles. La prestation prend ainsi des allures quelque peu fantasques. Le Barbier de Séville de Rossini, référence de l'opéra-bouffe italien, permet par son comique de situation, d'ouvrir de nouvelles perspectives d'interprétation.

Le premier acte débute en devant de scène rideau fermé, ce qui donne un peu de peine à entrer dans le jeu scénique. On y découvre le joyeux Figaro (le barbier), interprété par Viktor Korotich, que l'on appréciera après dans un solo baryton donnant de sa voix profonde et passant aux aigus avec brio. Il ravit par sa justesse, son charisme et sa qualité de diction. Avec ses quatre acolytes (qui accompagnent harmonieusement en tessiture basse), ils seront les complices de Figaro, dans les manigances pour unir Rosina et le comte Almaviva.

Ce dernier, qui se fait passer pour un étudiant sans le sou, arrive sur scène, suivi des quatre comparses de Figaro. Le ténor, Guillaume François révèle alors une voix un brin fragile lorsqu'il se confronte aux aigus. Son jeu de scène acrobatique, sa gestuelle très rock-and-roll façon Elvis, en font un jeune premier loufoque, s'attirant la sympathie et les rires du public.

Rosina, agréablement portée par les envolées vocales d'Elsa Dreisig, apparaît, au lever de rideau, dans le décor très travaillé d'une boutique d'électro-ménager, « Rosinex ». Instal-

lée, telle une speakerine, dans un poste de télé géant, elle arbore le statut de la femme-objet des années 60, brimée de ne pouvoir vivre pleinement sa vie. Malgré une apparence de fragile poupée Barbie, elle dévoile un tempérament de feu en se confrontant sans cesse à son tuteur, le vieux docteur Bartholo, qui veut faire d'elle sa femme. Leonardo Galeazzi, interprétant ce tuteur, d'apparence peu soignée, malhabile et misogyne, arrive à dégager une certaine forme d'élégance de style à son personnage. Federico Benetti, aux traits gracieux et à la voix subtile, joue de façon atypique et comique, Don Basilio, prêtre fourbe et matérialiste, qui se rend complice du désir de Bartholo. On n'oublie pas Anne Derouard, que l'on entend trop peu, dans le rôle de Bertha, l'employée de la boutique et gouvernante, qui donne de sa voix exceptionnelle dans un deuxième acte beaucoup plus dynamique et riche en rebondissements comme le veut le scénario qui évolue en crescendo.

L'orchestre, sous la baguette d'Amaury du Closel, a parfaitement rendu la complexité musicale de l'œuvre, apportant tout le dynamisme nécessaire à la cohérence scénique. L'ensemble de la troupe semble travailler dans un bel esprit de camaraderie. Bien que ce spectacle mérite certainement d'être revisité par quelques améliorations de mise en scène et du jeu théâtral qui souffre, au début, d'un manque de rythme, le concept est audacieux et rend le spectacle bien agréable et surprenant.

P.B./N.G.